

Borduas intime

Paul-Émile Borduas, *Écrits II. t.1. Journal, Correspondance (1923-1953); t.2. Correspondance (1954-1960)*, édition critique de André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1997, 1164 p.

Michel Gaulin

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1999). Compte rendu de [Borduas intime / Paul-Émile Borduas, *Écrits II. t.1. Journal, Correspondance (1923-1953); t.2. Correspondance (1954-1960)*, édition critique de André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1997, 1164 p.] *Lettres québécoises*, (94), 45–46.

Paul-Émile Borduas, *Écrits II*. t.1. *Journal, Correspondance (1923-1953)* ; t.2. *Correspondance (1954-1960)*, édition critique de André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1997, 1164 p., 98 \$.

Borduas intime

Une remarquable édition critique d'une part capitale de l'héritage laissé par l'auteur de *Refus global*.

ÉDITIONS CRITIQUES
Michel Gaulin

LES MANIFESTATIONS DE DIVERS ORDRES QUI ONT MARQUÉ — ou accompagné —, l'an dernier, le cinquantième anniversaire de *Refus global* ont témoigné, une fois de plus, de l'importance qu'ont progressivement acquise dans la conscience collective québécoise, au cours des années, tant la brutale volonté de rupture que représentait la publication de ce texte explosif, que la stature personnelle de son auteur. Longtemps confinée, dans une atmosphère presque confidentielle, au milieu artistique et intellectuel montréalais, l'aventure automotiste s'est peu à peu imposée comme l'un des prodromes déterminants de la Révolution tranquille, au fur et à mesure qu'en sont devenus mieux connus, avec le recul du temps, les acquis. À cette meilleure connaissance a incontestablement contribué la diffusion plus large des écrits dont elle avait été l'occasion ou auxquels elle devait ouvrir la voie dans son sillage, ceux de Fernand Leduc ou de Claude Gauvreau, par exemple, mais, au premier chef, ceux de Borduas.

Il y a plus de dix ans déjà, en 1987, ce dernier entra dans la prestigieuse « Bibliothèque du Nouveau Monde » avec une édition critique, sûre, devenue bien nécessaire, de ses textes « publiés » (*Écrits I*), notamment *Refus global* et *Projections libérantes*. Mais manquait toujours, à ce moment-là, un second volet, celui des textes dits « privés », la correspondance notamment, dont quelques extraits à peine avaient paru jusque-là, et dont on est dorénavant à même de mesurer toute l'importance : quelque 900 lettres dans lesquelles, pendant près de quarante ans, on voit Borduas vivre, presque au jour le jour, ce qu'il aimait appeler son « aventure » (l'un des mots clés de son vocabulaire), et qui consistait pour lui à rechercher, dans une perpétuelle fuite en avant, un niveau toujours plus épuré de « conscience ». C'est donc un vide considérable que viennent combler les deux tomes de ces *Écrits II* avec la publication, à dix années d'intervalle, non seulement de cette correspondance d'un intérêt inestimable, mais également du seul journal (jusqu'à preuve du contraire) que Borduas ait laissé, celui qu'il tint pendant le séjour d'études qu'il effectua en France entre 1928 et 1930.

Lettre vs journal

Voilà déjà quelques années que la critique a commencé de reconnaître l'importance que l'on se devait d'accorder aux écrits dits « intimes » (journaux, correspondances), non plus seulement à titre de

simple support documentaire de l'œuvre « publique », mais bien comme un objet digne en soi d'attention sous l'angle proprement littéraire. C'est le point de vue retenu par les auteurs de la présente édition critique qui affirment, tôt dans



P. E. Borduas

leur substantielle introduction, vouloir soulever la « délicate » question de la « valeur littéraire » des écrits intimes chez Borduas (p. 13). À cette question, ils répondent fermement « non » en ce qui a trait au journal, mais résolument « oui » pour ce qui est de la correspondance. Le journal qui subsiste, en effet, se révèle, en regard de la correspondance, d'un intérêt nettement secondaire avec « [son] tour elliptique, [son] style économe et haché, [son] rythme discontinu » qui confinent, en fin de compte, presque au « degré zéro » de l'écriture (p. 20). Il s'agit davantage, en réalité, d'un carnet de route que d'un véritable journal dans lequel le jeune homme aurait trouvé un lieu propice à l'épanchement de sa personnalité et à la notation de ses désirs les plus secrets. Il semble bien, en tout cas, que Borduas se soit rendu compte assez tôt de son inaptitude à ce type d'écriture puisqu'il n'en tenta plus jamais l'expérience au-delà de ce premier séjour en France — sinon dans la lettre.

Assez paradoxalement, en effet, c'est dans celle-ci que le journal allait le rattraper. C'est là qu'allait véritablement se couler sa « voix singulière », son « écoute attentive » et qu'il allait réussir à se « compose[r] au fil de la plume une image changeante de lui-même, de plus en plus complexe » (p. 22). Déjà, en France, à la fin des années vingt, ses lettres à sa famille constituaient le vrai « journal » de son séjour, comme s'il lui avait fallu, à l'esprit, la présence de l'Autre pour arriver à s'exprimer, lui pour qui l'écriture devait toujours rester une pénible épreuve (« Vous connaissez de longue date l'humiliation que je ressens quand j'écris » [à Jean-Paul Riopelle, 21 février 1947, p. 193]). Par la suite, Borduas ne se départira jamais de cette attente confiante face à l'Autre, de cette chaleur humaine dont est empreinte cette première véritable correspondance et dont le ton si caractéristique se retrouvera

P. E. Borduas

par la suite, jusqu'à la fin de sa vie, dans ses échanges non seulement avec ses correspondants privilégiés — Fernand Leduc avant la rupture, Robert Élie, Claude Gauvreau, Noël Lajoie —, mais également dans ses relations d'affaires avec certains collectionneurs, propriétaires de galerie ou représentants de musée avec lesquels il se sentait en particulière sympathie. À des moments cruciaux de sa vie — on pense, par exemple, à la lettre du 6 janvier 1948 à Fernand Leduc et à Thérèse Renaud, ou à celles de la toute fin, adressées depuis Paris à Claude Gauvreau —, l'écriture atteindra à un ton prophétique qui n'est pas sans rappeler celui de quelques-unes des pages les plus fortes de *Refus global*.

« Le destin cruel des amitiés »

Il est certain, d'autre part, que, autant dans ses amitiés que dans ses rapports intellectuels ou affectifs, Borduas ne fut jamais un homme facile. C'était un être entier, exigeant, sans cesse tourné vers l'avenir plutôt que vers le passé dont il n'avait de cesse de dénoncer l'« archaïsme », et impatient face aux affrontements stériles. Aussi la correspondance porte-t-elle la marque de ces traits de caractère : propos fort désobligeants, dans des lettres à des tiers, à l'endroit de certains « anciens amis » — tel Fernand Leduc —, brusque et définitive interruption de certaines correspondances à la suite d'un différend, ruptures encore plus explicites — et éclatantes — même avec des êtres qu'il aimait profondément, tel Claude Gauvreau :

Enfin, nous avons chacun nos goûts, nos désirs et nos illusions. N'est-ce pas ? Je vous laisse donc aux vôtres puisque nous ne parlons plus le même langage. Je vous laisse aussi à vos prétentions qui s'opposent aux miennes. (15 février 1959, p. 1048)

Dans le même ordre d'idées, on ne peut pas ne pas ressentir un certain malaise devant la sécheresse de la lettre de rupture (trois lignes à peine) qu'il adresse à sa femme le 21 octobre 1954, trois ans presque jour pour jour après leur séparation effective :

Vous désiriez la fraîcheur de l'ombre ; je désirais la brûlante lumière. Nous sommes allés violemment à l'opposé. Plus rien ne permettra jamais la moindre rencontre sur aucun plan. (p. 673)

Il n'en reste pas moins que tout l'homme Borduas est là, dans cette recherche entêtée de la lumière, qu'il voulait toujours plus vive, et dont témoignent si magnifiquement les toiles de la fin, celles de Paris, avec leurs blancs lumineux.

Paris et l'américanité

De loin la partie la plus émouvante de cette correspondance a été pour moi, précisément, celle de la fin, celle de Paris, où Borduas vécut, profondément malheureux, d'octobre 1955 à sa mort, en février 1960. On l'y sent en effet déjà traqué par la camarde (« Ici, ça sent l'enterrement » [à Noël Lajoie, 24 novembre 1955, p. 801]). Et pourtant, cette période allait se révéler, en dépit des difficultés de toutes sortes — conditions matérielles difficiles, ennuis répétés de santé, inquiétudes quant au sort de ses enfants —, une période de créativité intense au cours de laquelle, à la faveur, notamment, du contact avec la Sicile et les ruines

de l'Antiquité, sa peinture subira une fois de plus une transformation radicale qui lui permettra d'atteindre enfin au sommet de son art.

Mais Paris sera aussi l'étape des bilans, prélude au silence définitif. C'est à la toute fin de sa vie, dans son exil outre-Atlantique, en effet, que Borduas fera tardivement la découverte de sa profonde américanité. C'est là que tomberont les dernières illusions qu'il pouvait encore entretenir, même après *Refus global*, à l'endroit de la vieille Europe, à laquelle il reprochait de s'être laissé balayer par le christianisme qui avait, ce faisant, détruit la « grandeur » grecque et romaine (voir lettre à Noël Lajoie, 29 novembre 1956, p. 878). Aussi pourra-t-il écrire à Claude Gauvreau, dans une « lettre titrée » de novembre ou décembre 1958 (et publiée à ce titre dans *Écrits I*, p. 543-546 ; reprise dans *Écrits II*, p. 1025-1029), « Petite pierre angulaire dans la tourbe de mes anciens préjugés » : « [L]a seule foi que je puisse conserver en l'homme se situe en terre d'Amérique. » (p. 1026) Il n'est sans doute pas sans intérêt de noter par ailleurs que, dans la même lettre, observant qu'il avait découvert à New York « “[s]es chers ennemis héréditaires” aussi semblables à moi-même que possible » (*ibid.*), il célébrait l'« unité ethnique » du Canada (le Canada, pas le Québec !) et affirmait que, sur cette unité, « se fonde le premier article de ma foi en l'avenir » (p. 1027). Sans doute serait-il intéressant de savoir si, ayant vécu dans la foulée des quelque dernières trente-cinq années, Borduas serait prêt à signer aujourd'hui la même déclaration de foi...

Je m'en voudrais de ne pas souligner, en terminant, à quel point la présente édition, avec son appareil critique, ses index, les textes d'accompagnement qu'elle présente en note, constitue « de la belle ouvrage », digne en tous points des meilleures traditions de la « Bibliothèque du Nouveau Monde ». J'aurais par ailleurs souhaité, quant à moi, que l'on ait opté pour la numérotation des lettres, comme cela se fait généralement pour les éditions critiques de correspondances, et que l'on ait donné, pour faciliter la tâche aux chercheurs de l'avenir, un index des mots clés de la galaxie lexicale de Borduas (« conscience », « vertige », « aventure », « bond », « espace », « passé », « avenir », etc.). Mais ce ne sont là que deux chicanes mineures à propos d'une édition par ailleurs exemplaire.

